

N° 44 - mensuel - 4 F

cancans

DE PARIS

Les
congrès
galants



J'étais
une
aventurière



Les
mémoires
de
Peggy



INTERDIT À LA VENTE
AUX MOINS DE 18 ANS





UNE GRANDE FAVERE

Pendant qu'il était prisonnier en Allemagne, Thomas Tiltch de Subertes en Yougoslavie avait eu l'horrible d'être torturé par ses tortionnaires. A son retour il demande le divorce, mais la Cour n'avait pas prononcé. Se voyant à la vertu de mourir, il déclara la sentence dernière, son avocat auprès du juge. Le tribunal s'est immédiatement réuni et Thomas Tiltch a eu, devant de témoins, l'ultime satisfaction d'apprendre que son mariage était dissous : « C'est une grande faveur qu'en vous fait lire, fit action précisée.

Mrs Jessie Morris et sa fille, Mrs Phyllis Johns ont, le même jour, mis au monde deux jumeaux. Le plus émouvant est que Mrs Morris, mère à un blanc, a mis au monde deux petites filles du plus beau noir et que Mrs Johns, mère à un noir, a mis au monde deux petites garçons à peau blanche.



REHABILITATION

C'est un roman : Johann Böti, condamné à Altkalau, Hongrie, était l'ennemi d'une jeune femme mariée à un vieux mari. Un jour le mari surprit Johann contre il escaladait une fenêtre de la femme. « Au voleur ! ». Les soldats accoururent, Johann fut arrêté, brisé à la gendarmerie, il avoua : « Oui, je viens voler ! ». Cinq ans de prison. Il y a trois ans de cela. La jeune femme, aussi bien que de

les deux passés, épousera Johann Böti, qui, cette fois, ne l'a pas volé. Mais pour qu'il soit tout d'abord autorisé sur son hospitalité, il demanda sa réhabilitation.



Mrs Drudge, de Chicago, a demandé le divorce. Elle a déclaré au juge qui l'interrogeait : « Il faut absolument me donner satisfaction... Chaque fois que mon mari me caresse, j'ai une violente crise d'urticaria ». Le divorce a été prononcé aux termes du mariage.

LE GANG EST GALANT

« Huit les mères ! ». Sur ce cri quatre individus masqués, armés de mitrailleuses, pointent, le dimanche dernier, à Capetown (Afrique du Sud), dans un bureau alors que le caissier prépare les enveloppes pour la paye. Tandis qu'ils réfléchissent la caisse, une dame employée déboule de ce drame tombe sans consciousness. L'un des bandits se précipite aussitôt et la ramène.

Puis nos acolytes débarquent. L'un va cailler et à ses employés de donner leurs palettes, qui passent par la fusillade, et de laisser leurs pantalons afin d'écarter toute tentative de poursuite. Mais au contraire ils présentent les déments de pauser dans la paix à cette.

« Je préfère les femmes qui mentent à celles qui ne mentionnent jamais. Car les premières, on n'est pas obligé de les croire ; mais celles qui ne mentionnent jamais, quand elles mentent, on les croit. » Georges-Armand MASSON.

LES CONGRES ULTRA-GALANTS

C'étaient une des procédures les plus abominables de l'ancien Régime, qui en connaissait pourtant pas mal de piquantes. En bref, on très bref, quand une femme se plaignait de la frigidité ou de l'impuissance de son mari — car les femmes s'en plaignaient déjà ! — ledit mari était invité à faire ses preuves devant témoins assemblés. On appelait cette épreuve le Congrès. Les Congrès étaient plus amusants au temps jadis que de nos jours.

Nous n'avons pas été de l'impuissance du mari, parce que tel était le cas le plus fréquent. Parce que, aussi, dans la toute première jurisprudence, on n'admettait point une impuissance féminine. Comme disaient discrètement les pasteurs romains, on peut toujours recevoir, il est moins mal de donner. Ce furent les papes qui rendirent aux mariés ce que les femmes de 1950 appellent l'égalité de droits. Successivement Grégoire III, Alexandre III, Léon III légitérément pour accorder à l'époux boudé par sa femme un droit formel de répudiation. Il semble que ce fut notre bon roi Louis XII qui en profita le premier quand il intenta procès à Jeanne de France, se sépara d'elle et se remaria avec la veuve de Charles VII. Et déjà nous voyons apparaître un commencement de Congrès. La reine Jeanne fut invitée à se soumettre à une visite devant les commissaires pontificaux : il s'agissait de voir si, comme elle l'affirmait et contrairement aux serments de son royal époux, le mariage avait bien été consummé. Pudique, la jeune femme refusa de « passer la visite », et préféra renoncer au gain de sa cause.

La méthode, cependant, se généralisa. Un vieux chroniqueur nous donne des détails dès la fin du XV^e siècle, des détails avoueux (v. Ed. Locard, *Les Crimes d'amour et les Crimes de sang au XVII^e siècle*) :

* Le médecins autorisé par le maître exerce le rottrement, la confection des parties, puis il nomme d'office et choisit une matrone expérimentée et



savante en cette matière, puis il ordonna que le mari et la femme couchent ensemble en sa présence pendant plusieurs jours. Elle les enchaînera, elle leur ôtera les parties génitales avec un outil approprié, devant un feu de sarrasin ; elle rapportera fidèlement au médecin ce qu'elle aura vu et celui-ci fera son rapport.

Il faut convenir que pour rester froid après tant de préparatifs, si savants ! un mari méritait bien d'être condamné à laisser sa femme courir entre d'autres bras. Quoi qu'il en soit, si la procédure que nous venons d'exposer n'était pas encore tout à fait le Congrès, elle s'en rapprochait fort. C'est en 1933 que le mot, et la chose, apparaissent pour la première fois en France (car en Italie, on les connaîtait depuis déjà plusieurs décades). Le Congrès allait connaître une faveur toute spéciale pendant plus d'un siècle : il succomba définitivement sous le

ridicule, à la suite du procès de Dame Estelle de Mascrami à son époux, le marquis de Gessvres, en 1677.

Le jour fixé pour le Congrès, se tenait dans la demeure désignée par la justice, une imposante assemblée familiale ; tous les parents et amis des deux adversaires étaient à l'honneur de venir les assister dans le combat si particulier qu'ils allaient se livrer. Seuls, cependant, étaient autorisés à pénétrer dans la chambre, à entourer le lit, les procureurs des parties, les avocats et deux témoins, un pour chaque plaigneur, plus, bien entendu, les juges et les experts : médecins, chirurgiens, matrones. Ce qui faisait encore une fort nombreuse assistance. Le mari et l'épouse prétendaient d'abord serment : qu'ils renonceraient, de bonne foy et sans discrimination, d'accomplir l'œuvre de mariage, sans y apporter empêchement de parti n'y d'autre.

•

Survint le serment des experts qui s'engagèrent à faire : un fidèle rapport à ce qui se passerait sous leurs yeux. Puis vint le double : il s'agissait de constater que le mari ne souffrait d'aucune affection contagieuse, et que la femme n'avait point usé d'assassinat pour empêcher l'œuvre maternelle. L'excellent Tagercoul précise : les experts, dit-il, avaient surtout pour mission de considérer « l'état de la partie honnête et, par ce moyen, connaitre la différence de son état avant et après le congrès et si l'œuvre conjugale y aura été faite ou non. »

Cette double inspection terminée, et satisfaisante, les époux se couchent en un lit ; les matrones se tiennent proches du lit ; c'est à l'homme de se mettre en état de faire preuve de sa puissance. Ici débute l'odieux de l'expérience, et le vieux juré consulte de ce côté point : « Souvent adoucissant des disputes ou altérations radicales : l'homme se plaignant que sa partie ne le veut laisser faire ; elle le riant et disant qu'il y veut toucher et la rendre femme par des procédés déshonnoraux. Il est difficile de croire davantage. Nos pères étaient plus vertu en leur langage que nous, et ne négligeaient aucune précision de détail.

Au bout d'un certain temps... Mais, reprenons ici notre vieil auteur :

« Enfin les parties ayant été quelque temps en lit, comme une heure ou deux, les experts appelaient, s'approchaient, visuaient la femme directe pour savoir si elle est moins fière qu'à la visiteation précédente. »

Ajoutons que neuf fois sur dix l'épouse se tourne à la confusion du mari : c'est encore Tagercoul qui l'affirme.

Tel était le Congrès.





L'écho d'une gauloise aventure



Parmi les nombreux procès qui amènent à cette extravagante descente sur les lieux, il en est deux ou trois qui furent particulièrement scandaleux. Celui, par exemple, en 1568, de Mme de Soubise, huissière, en appelle la reine Catherine de Médicis comme l'état de trop grande innocence dans lequel la laissait son mari, huissier comme elle, Charles de Quellenec, baron du Pont. C'est à cette occasion que les ministres réformés durant pour la première fois prendre partie dans un conflit aussi délicat : ils se rangent du côté de l'épouse vierge et martyre. Détail : le baron du Pont fut victime de la Saint-Barthélémy après une résistance courageuse qui fit dire aux chroniqueurs : « Il était homme dans le combat s'il ne faisait point dans le lit conjugal ». On ajoute que son corps fut traîné jusque dans les cours du Louvre, où les dames de la Cour s'assurèrent qu'en animant son mariage pour voie de confirmation, les juges parisiens avaient bien jugé.

Particulièrement scandaleuse, l'affaire de Bray : Marie de Corbie, épouse du dit, se plaignait d'être restée vierge, disant que son mari l'avait seulement « attrapée de ses doigts ».

Epreuve du Congrès : de Bray, se méfiant de lui-même, s'était drogué d'aphrodisiaques à tel point que (nous demandons pardon à nos lecteurs, mais c'est trop drôle pour n'être pas dit) « l'on ne couda jamais échapper d'ormer ». Deuxième épreuve quelques semaines plus tard : même résultat. A la troisième fois, Bray s'avoue vaincu.

Brantôme nous a gardé l'écho de cette gauloise aventure (*Dames galantes*, t. IX, p. 97) :

« Il fut ordonné par la Cour qu'ils se soient visités eux deux par grands médecins experts. Le mary chassa les sties, et la femme les mous ; dont ce fut fait un fort plaisir sonner à la Cour, qu'ont grandement eu fust allémande, et me le donna, ainsi que je dissois avec elle. On diront qu'une dame l'avoir fait, d'autres un homme.

« Le sonnet est tel :

SONNET

Entre les médecins renommés à Paris
En gravir, en espouser, en soigner, en
[douciner,





*Pour juger l'imparfait de la couple an-
[drogue
Par de Bray et sa femme ont été sept
[choses
De Bray a eu pour lui les trois de moins
[meilleurs
Le Court, l'Endormy, Pietre, et sa femme
[plus fine,
Les quatre plus experts en fari de mède-
[cine,*

*Le Grand, le Gros, Durer et Vigoureux,
[la pris
On peut par là juger que des deux
[gagnera.
Et si le Grand du Court victorieux sera,
Vigoureux d'Endormy, le Gros Durer de
Pietre.
Et le Bray n'ayant point ces deux de
[son côté,
Essent tant imparfaits que mary le peur
être,
A joute de bon droit en sera débouvé.*

Les détails de ce procès furent si monstres qu'une vague de colère souleva l'opinion publique contre la procédure du Congrès. Le grand avocat François Hoffmann protesta violemment que le Congrès ne servait qu'à rendre les femmes immodestes et impunpuntables, sires qu'elles sont de gagner tout pouvoir intérieur par elles sur ce terrain, « car quelque confiance que tout homme puisse se procurer (il n'est aussi impudent et brutal qu'un chien), on confessera qu'il n'est en sa puissance de se paraître capable de mariage, en présence de la justice que l'on revera, des médecins, chirurgiens et matrones que l'on croira, et avec une femme que l'on tiendra pour son ennemy, vu que de telles actions d'elles-mêmes requièrent une assurance, un secret, et une arme. »

*Hoffmann était homme de bon sens. Et Bolloré, à son tour, intervint :
Jamais le bûche en rut n'a pour fait d'im-
[puissance
Trajet du fond des bois un verj à l'ar-
[dience
Et jamais juge entre eux ordonnaient un
[congrès
De ce burlesque mot n'a subi les arrêts...*

Le Congrès, cependant, ne succomba pas. En 1859, après quatre ans d'une union que tout le monde considérait comme fort heureuse, la marquise de Langoy, née Marie de Saug-Simon, intenta une action en nullité de mariage contre son mari, qu'elle affirmait impudique. Tout d'abord, les rumeurs furent tues du côté du mari. M. de Langoy était un superbe guerrier de 29 ans. Quand on sut de quelle inaction il était accusé, les harangues s'écoulèrent sur son passage :

— Plût au ciel que je fus un mari comme celui-là ! Je sourais bien le faire travailler mon jardin !

Un jury cependant fut réuni : cinq médecins, cinq chirurgiens, cinq matrones,





deux ou d'assez juges, procureurs, avocats, deux ministres protestants ! Et le beau marguillier fut invité à passer, devant ce personnel, aux actes. Langley se montrait plein de superbe. Il avait seulement demandé que sa femme fut baignée avant d'être mise en son lit, — pour détruire l'effet des restirrings, et qu'elle eût les cheveux tressés afin qu'elle ne pût cacher aucun talisman ou une amulette dans sa coiffure, car il la soupçonnait de vouloir employer des sortilèges. A son tour, il se déshabilla, appela son volet de chambre :

— Donnez-moi deux œufs frais que je lui fasse un garçon tout du premier coup !

C'était trop parler où le geste aurait suffit. Il mouilla deux chemises, mais rien que ses chemises. De rage, il se mit à prêter :

— Vous n'êtes pas là pour ça ! railla sa femme.

Il était perdu. Son mariage fut cassé. Il se remaria, il est vrai, avec Mlle de Navailles, et fit sept enfants coup sur coup — c'est le cas de dire ! — à sa deuxième femme. Comme il s'en vantait un jour devant le poète Benserade, celui-ci lui riva d'un mot le casqué :

— Mais, monsieur, personne n'a jamais donné de la fécondité de Mlle de Navailles !

Dernier procès : comme dans l'affaire Langley, Mlle de Mascrami ne reprochait pas à M. de Gessres, son époux, le moindre vice de conformatio[n] : elle se contentait de dire qu'il était « destiné de tout mouvement » ; vous entendez bien ! Le Congrès étant aboli, il ne recevait plus que les visites. Visite de l'homme : il s'y préia, mais elle ne donna qu'un médiocre résultat, étant donné la rédaction de la plainte ; les docteurs Gépion et Morechal, Hocquet et Chavelier déposaient « avoir trouv[é] les parties extérieures de M. de Gessres sèches à la génération dans leur figure, grandeur et grosseur convenables mais comme ces conditions ne suffisent pas pour juger de la consommation du mariage, ayant besoin de... et de... ce qui ne nous est point apparu, nous ne pouvons dicter. »

Sur quoi, Mlle de Mascrami offrit de se lasser, à son tour, enjambant : il serait facile de constater qu'elle était vierge. Le marquis se lança à corps perdu dans la procédure, invoquant l'absoluité de cette visite intime. Pendant des mois le procès traîna de dilatoire en dilatoire, et entre-temps... Mme de Navailles fut accusée d'assassinat : elle, perdant son procès de la plus détestable façon. Mais les chirurgiens, malicieux, notèrent que M. de Gessres ne songea jamais à se remettre.

J'ETAIS UNE AVENTURIERE

Ce fut le titre d'un film. Ce pourrait être celui du roman de cette jeune femme.

Elle s'appelle Catherine Basset. Mais son nom de jeune fille est celui, très aristocratique, d'une vieille famille dont certains descendants ont eu leur heure de célébrité, parfois tragique.

Catherine, qui a 35 ans, a vécu des aventures tellement romanesques qu'elle a décidé d'en faire un livre.

L'histoire se passe aux Antilles, après que l'herbier, assez fidèlement autobiographique, ait vécu son enfance et sa jeunesse à Paris, arts décoratifs, mannequin, puis mariage, divorce et remariage.

Le second mari s'occupe donc, pour tenter de faire fortune, en Amérique Centrale, et son épouse le suivit. Tous deux emportaient une collection de robes, avec l'idée de se lancer dans la haute couture tropicale.

Ils emménagent au Guatemala à San Salvador, de Costa Rica à Porto Rico (où ils finiront par renoncer à leur collection, qui commençait à se détruire !), puis à Saint-Domingue où se déroulait alors une des révoltes brésiliennes, et enfin les Antilles françaises.

•

Le cadre du roman est double : l'île de Saint-Martin, petit Tangier des Caraïbes, mi-Holländais, mi-Hispaniolais, et New York, parce que le mari de Catherine (ou plutôt de Stéphane, le personnage du roman), l'a envoi afin qu'elle se débrouille pour réunir 10 000 dollars dont ils ont besoin pour lancer une vague affaire de couture. Saint-Martin est le centre du commerce de contrebande aux Antilles.

Sur cette île se déroule tout le drame, avec le classique troisième personnage : un multimilliardaire, qui veut faire de Stéphane sa maîtresse.

La curieuse population entre du métis de Saint-Martin intervient longuement dans le roman. Ce sont des nègres « suicidaires » qui inexorablement, quel que fassent leur femme, le pasteur, le médecin, se suicident vers la



mais la littérature est une chose



quarante ans, et celle de père en fils, de génération en génération.

Catherine-Stéphanie est maintenant de retour à Paris. Elle met la dernière main à son roman, qui promet par son côté autobiographique assez accablant, de faire pas mal de bruit quand il paraîtra.

Mais la littérature est une chose, et Catherine, jeune, jolie et émouvante, estime à bon droit qu'elle peut jouer la carte de la beauté.

Comme on peut en juger par ces photos, sa plastique mériterait l'attention des producteurs de cinéma.

Dès que l'on tire un�sel de son livre et qu'elle en sort la vedette, il n'y a qu'un pas, et l'on souhaite à la troublante Catherine d'être aussi parfaite de ses aventures et de ses malheurs, et de devenir un nouveau personnage : éventuellement-actrice !

MAMMES GALANTES

Dites à une femme du mal de son sein, elle dira son amant désertage. Si elle le trompe, on sera avec son meilleur ami. Dans l'infidélité de la femme, il y a envie de la féliciter — Maryse Cholay.

ALBUM SECRET

Les femmes qui considèrent les hommes sont celles qui aiment bien que les hommes ne comprennent rien aux femmes.

Pour être fidèle à l'amour, il faut parfois être infidèle à l'amourous.

Il n'y a qu'un certaine qu'une femme envie ne puisse transformer en envie d'une infidélité.

Les bêtises étaient conspiées, cette année sur le Côte d'Azur. Aussi ce matin, accompagné d'un ami, et qui voyageait en auto, s'adressa-t-il pour passer la nuit dans l'unique auberge d'un petit village de l'intérieur. Il ne restait qu'une chambre à un seul lit, et il était trop tard pour songer à chercher un autre endroit. Les voyageurs restèrent se coucher, fatigués.

Pour accueillir les convives, la mère a débordé de sa maturité au niveau. Pendant la nuit, il se réveilla en sursaut. Quelque chose de pesant lui passa par-dessus le corps, l'empêgeant une bonne heure !

— Eh ! Dites donc, où allez-vous ?

Et la femme humaine de répondre :

— Je ne vous pas ! Je reviens...

— Une femme aime le mal parce que c'est une excuse. — Georges Lemoine

L'autre soir, avant la présentation de leur dessous du « Match Kalinka contre Saint-Gravier », les deux chanteuses parlent de cet étrangement retour-acteur et de ses mariages successifs.

— L'acteur, explique Saint-Gravier, l'envoie sur comme une chambre à air.

— ?

— Mais il y a de pires, moins c'est solide.



LA PETITE PEGGY



Nelly Parkinson venait de commander son thé à Archibald, le maître d'hôtel du hall du Savoy Hôtel de Londres. « Indian Tea », avait-elle dit. « une tasse grasse et marmelade d'orange ». Nelly, comme beaucoup d'élégantes Anglaises ne déjeunait jamais afin de garder la ligne, mais pour patienter jusqu'à dîner, elle s'offrait à 5 heures, le soutien d'une confortable sédition.

Cinq heures venaient de sonner à Big Ben et Nelly jeta un rapide coup d'œil vers le tambour d'entrée qui venait de pointer sur son horloge pour donner quatre, à l'intérieur, à la cavale aléatoire d'une femme blonde d'une trentaine d'années. Cette dernière, après avoir aperçu Nelly, se dirigea d'un rapide et souple pas vers la table que celle-ci occupait.

« Bonjour, Nelly », s'exclama-t-elle, arrivée à la hauteur de son amie, « je ne suis pas trop en retard, je pense ? » « Mais non, chère amie, j'arrive à la seconde. D'ailleurs, voyez, ma table est vide. Je veux juste de passer ma commande à Archibald, mais lorsque vous, je vous ai pris je crois que vous avez beaucoup de choses à me raconter ! »

Peggy Royle, aussi blonde que Nelly était brune, offrait un adorable visage à son interlocutrice, mais cette dernière, avec toute sa subtilité féminine, ne manquait pas de discerner sur son front clair, quelque ride qui bernait de temps sa bonne humeur apparente. Les deux femmes étaient de vieilles amies et surtout d'anciennes camarades de collège où de longues années de confidences et d'espionsse les avaient liées pour la vie. Elles n'étaient marries presque la même date avec des personnes de professions semblables, c'est-à-dire avec deux brillants architectes de la Royal Academy of Arts qu'elles avaient connus lors d'un bal de fin d'année scolaire.

Et quelques leurs époux, entraînés chacun vers des activités divergentes, se soient rarement à nouveau rencontrés, elles avaient su, de leur côté, maintenir entre elles un contact presque permanent. La rencontre de ce bout d'après-midi en était une confirmation de plus. « Alors, ma chère, quelles nouvelles ? » afferma Nelly, dès qu'un garçon eut également rapport un grand plateau de thé avec son aléchum accompagnement. « Voici bientôt trois semaines que nous ne nous sommes vues... Vous devez avoir mille choses à me raconter ! »

Peggy ne répondit pas immédiatement. Elle se laissa glisser lentement dans le creux de

son fauteuil. Une rose autre venait soudain de crisper ses lèvres pourpres. Elle portait sous son bras lequel de châtaigne, une robe de soie bleue qui la recouvrait comme un gant et bien qu'elle l'empêtrât jusqu'au mignon, cette création dernier cri faisait ressortir le parfait oval de son beau visage tout en laissant libre jeu sous l'effet, aux courbes légères que ses mouvements, quelque fois calculés, imprimaient à une impossible poitrine. Elles étaient croisées les jambes, discourent ainsi toute la finesse de jambes sculpturales qui terminaient de manières pleines nerveuses empreintes de cascade.

Peggy poussa un soupir et murmura tout en dévisageant sa compagnie dont le charme et l'élégance n'éveillaient rien à tel envir. « Oh, ma chère amie, vous ne pouvez pas vous imaginer ce qui m'arrive ! » « J'espère que vous n'allez pas m'apprendre une mauvaise nouvelle », interrompit vivement Nelly, comme pour conjurer un mauvais sort. « Chaque année, au retour des vacances, j'apprends à connaître de nouveaux drames. Serait-il donc très grave ? » conclut elle devant la mine soucieuse de Peggy.

« Oui, c'est très grave », reprit d'une voix étrange Peggy. « et si je n'appartenais pas, par ma naissance à la grande famille des Welles, je me séparerais de William. Je me contente pour l'instant de faire chambre à part et l'ai relégué à l'autre bout de l'appartement. »

« Que, vous vous êtes disputée ? » s'écriqua Nelly. « je suis qu'entre nous, on est parfaitement sereux, et mais George à moi n'est pas de tout repos. Mais je n'oserais jamais lui infliger de telles sanctions. Qu'y a-t-il ? Dites-moi la vérité. »

« Oh, la vérité n'est pas belle », jeta Peggy d'un ton déchirant. « William s'est absenté deux semaines pour se rendre à Rome, en voyage d'études, au poste du directeur de la villa Médicis, à propos d'un grand projet de restauration d'un de nos édifices nationaux. Il est rentré totalement transformé. Il a dû rencontrer l'une de ces terriblement créatures qui rendent les hommes fous ! »

« Ne discutons pas, ma petite Peggy, coupa Nelly d'un ton doux, les brives roncorneuses qu'un homme peut faire en voyage, ne prétendant jamais de autres importantes. »

« Oui, je sais, mais dans mon cas, cela dépose les horreurs. Figurez-vous que dès le premier soir de son retour, à la minute même où nous nous retrouvions seuls dans notre chambre, il m'a demandé d'un ton impératif de me débarrasser de mes échelles et de ma chemise de nuit afin de me présenter totalement nue devant lui. Je n'en avais jamais connu honte pareille. Rappelez-vous ce que l'on nous enseignait, en dernière année d'Université, au sujet de l'intimité conjugal ? »





gale. Une lady ne doit jamais se montrer nue à son époux. La description du lit, l'air des couvertures et le fil d'une chemise de nylon peuvent amplement suffire à permettre à son Maître et Seigneur de la rendre mère. William, faisant il de mon éducation, m'a enlevé dans ces bras et jeté sur le couvre-plaid, sans même me préoccuper d'entretenir le lit. Et alors ?

« Alors, quoi ? » me fut-il empêché de demander Nelly, brûlante de curiosité.

Peggy mit un doigt sur ses lèvres et fit signe à Nelly de se pencher vers elle. « Ce qui suit ne peut s'écouter à haute voix. Ici, tout le monde nous entend. Je vais vous le chuchoter. »

Nelly vint s'assouder sur le bras de fauteuil qu'occupait Peggy, penchante d'abord. « Oui », reprit Peggy dans un doux afflement, « me voient ainsi à sa mort, il n'est pas à balancer mes livres puis ce bouché est allé s'égarter sur la pointe de mes seins, puis continuant sa course appuyée, elle s'est penchée sur mon ventre, s'asseyant sur mon nombril pour faire un tour, avec une précision incroyable, en cet endroit sensible que nous n'olifourons qu'à nous et faisons notre toilette. »

« Vous ne vous êtes pas débattue ? » eut l'audace de demander Nelly.

« Oh, non. J'étais trop assise de surprise et de plaisir... d'un plaisir inconnu jusqu'à présent, un plaisir peut-être malhonnête, mais certes délicieux. Et ensuite, sans même me laisser le temps de regagner mes esprits, avec une force inaccordée. Il n'a retourné je me suis trouvée à plat ventre sur le lit tandis que je ne fus affranchie plus que la délicate rebondie de mon rever. Je critiquais le pris lorsqu'aujourd'hui je sens qu'il se contentait de me posséder à la façon des étoiles, par la voie naturelle de la fécondation ! »

« Eh bien, il n'y a en tout cela, rien de tellement regrettable », lança sur un ton badin, Nelly. « Votre époux n'en est rien, se fâch avec les honneurs de la guerre ! »

« Vous, chère amie, trouver celle droite parce que vous n'avez pas la victime. William ne s'était jamais comporté ainsi avec moi auparavant. Il a dû apprendre au long hers de mon échec. Et cela, je ne puis le lui pardonner. Nous divorcerons... c'est décidé ! »

Nelly se réjouit pour immédiatement. Elle fut sur lui en silence, après Archibald, le maître d'abord régle les consummations, puis elle se tourna vers son amie. « Ma chère », dit-elle simplement, « vous devriez vous estimer la plus heureuse des femmes. Je vous conseille de ne pas prendre de détestées naïvetés. Attendez un peu. Retrouvons-nous ce soir trois heures après et nous en reparlerons. D'accord ? »



Tout en elle respirait la joie . . .

« D'accord », dit Peggy, après avoir embrassé sa camarade avant de prendre congé d'elle.

21 jours de la vie d'une jeune femme, cela ne compte guère. L'heure du rendez-vous sonna, une fois de plus, à Big Ben. Dans le hall du Savoy, plus belle que jamais, la blonde Peggy traversait du talon le marqueterie du parquet du salon de thé. Elle portait une nouvelle robe de satin rose dont l'écharpe bordée révélait le magnifique relief de ses seins marmoriés qui son rythme respiratoire faisait, alternativement, naître ou s'effacer. Son visage semblait lavé de toutes rides. Tout en elle respirait la joie. L'épanouissement Peggy sourit. Elle sourit aux Anges. Nelly, qui l'avait rejointe sans bruit, se pencha sur sa joue pour l'embrasser. Ce qui fit sourire. « Je vous », dit Nelly, « dans votre

regard toute la joie de la terre. Vous n'avez donc pas divorcé ? »

« Bien sûr que non », répondit Peggy, « avec un mari pareil, quelle sottise auriez-vous faite ! »

« Bravo, ma chère, j'en suis fort heureuse. »

« Et vous, êtes-vous heureuse, à votre tour ? » s'inquiéta sourdaine Peggy, qui ne manquait pas d'une certaine tendresse pour ses bonnes amies.

« Oh, moi, je n'ai pas voulu être en retard sur vous et sur vos joies inattendues... et... »

« Et quel ? » trépigna la belle Peggy.

« Et je suis partie en Italie, finit... à mon tour un voyage d'études aux sources. Depuis, mon George est également transformé ! » Ce qui prouve que l'on n'en sait jamais de trop pour rendre une femme comme un homme heureux.

Robert CARME.







UN MINI-CONTE NOIR

Flagrant Délit . . .

Sur le char attelé de bœufs qui, à pas lents, majestueux et sûrs, part à une fois par jour voyageurs et colis de Portofown à Kahalcity — la ville d'été, — Bamba somnole, doucement berçé par les cahots de la route. Mais . . .

Qu'est-ce donc que cette main lâgère qui se glisse sous son pagne ?

Oh ! oh ! la main avance, peu à peu, avec précaution, vers la petite sacoche — petite, mais bien gonflée — que Bamba porte sous son vêtement. Oh ! oh !

Il entrouvre discrètement les yeux et porte un rapide regard sur sa gauche — d'où vient la main. C'est une jeune et, ma foi ! fort jolie peinte Makéf à qui, tout en faisant mine de s'intéresser vivement au paysage, cherche à subtiliser la sacoche de bamba, sa sacoche ou du moins le contenu de sa sacoche. Une volente, mais, fière de bigre, la jolie fille !

Un imperceptible sourire plisse les lèvres fippues, sensuelles de Bamba. Il ne bouge point. Il semble dormir plus profondément que jamais ; les doigts avancent, ils avancent, ils touchent à la sacoche, ils avancent encore un peu quand . . .

D'une voix soûde, et toujours sans ouvrir les yeux, faisant semblant de poursuivre son somme. Bamba a serré les doigts fins. Il remonte jusqu'au poignet difficile de la volente et l'immobilise avec douceur, mais fermé, au bas de la sacoche qui pend sur son ventre. Puis, tranquille, il se laisse à nouveau bercer par le va-et-vient du char. . .

Une satisfaction profonde se marque sur son visage. Ses lèvres ont de petits frémissements furtifs, ses narines resserrées, ses paupières battent imperceptiblement, et comme on arrive à Kahalcity, un long somme soulève sa poitrine . . .

Il tâche alors la petite main, saute en bas du char et tend à la jolie Makéf, rouge de confusion, un billet de cinq dollars :

— Le bon pain, lui dit-il simplement, c'est le pain gagné

Les jardins publics sont parfois des domaines magiques. Certains sont accueillis hors du temps, comme abandonnés, carres d'une étrange aventure qui les plonge dans une progrès unique. La promenade et l'exploration éveillent parfois curiosité comme de l'agence, et un banc public, si banal aussi, peut à certaines heures devenir la couche de parade de quelque feu égaré dans notre乏ie monde.

Il était vingt heures. La jour fatale approchait aux hautes briseuses. Deux bancs se faisaient face dans le cercle d'une magnifique serre de fleurs. C'était bondé, tendu et assez organique. Seule la lumière apportait un rayon de vie. Je causais un moment debout dans cette atmosphère de petite verdure. Je pris place sur le banc le moins décent. Un journal abandonné devint mon compagnon. Ses pages sont légères, je m'assiedis. Quand je relevais les yeux, le banc face du moins était occupé. Elle était blonde, jeune, très jolie et belle avec une sorte d'insolence. Elle flottait sur mes yeux un beau regard. Ce n'était pourtant pas une fille à la recherche de quelqu'heure d'aventure ou d'une aventure au tard. Je me regardais plus rien journal. Je la regardais fixe, impressionné par sa présence étonnante. Je fis l'erreur par accident, arrivor. Des drapés d'inceste entrelaçant dans les bras dehors. Nous étions entourés de volets bas, chacun cherchait une place pour la nuit. La lumière venait de nos éclairages. Toujours face à face, nous nous observions en silence. Et lorsque, très lentement, sans un sourire, elle bougea. Ce n'était pas une vague mais un rire bien agréable. Lentement, elle déroula ses jambes. Ses jambes grises pour moi, qui ne savais de l'observer, elle sortit ses jambes, me regardant sans perdre la carnation de ses cuisses anglaises et élancées. D'un bref, un éclat de rire déboula de son ventre tout aussi soutenu. Puis dans une loge aux mille mille places du plus romantique des spectacles.

Toujours assise, elle vit pour mystérieuse laissée à son réveil dans le banc. Ses cuisses étaient presque égales. Fleurs fraîches. Mes mains tremblaient. La lumière faite de lampadaires me révélait la claire forme de ses cuisses aux drapés des bas et le banc d'une couleur blanche. Et cette tache, gâlée de bleu, un million charmé pour là, offrit à mes regards. Elle regarda le banc en arrière. Ses yeux se déplacèrent un moment sur les bancs du banc. Elle respira étrangement. Puis ses yeux se déplacèrent curieusement. Elle ne devait pas me voir. Elle était ailleurs sous l'effet d'un rêve étrangement érotique. Pour de vrai, elle se cambra sur le siège rustique. Et de nouveau le couloir merveilleux s'ouvrit. Pour deux fois le petit slip rouge à draperie qui fut offert. D'un geste nerveux elle tira de basse sa magnifique jupe. Elle s'apprêta. Et il me sembla entendre un mot, un nom. Elle se leva. Et là, face à moi, le regard perdu dans le vague, elle commença à se déshabiller...

Peut-être de débar et de peur. Peur de ce qui allait arriver. Peur de l'arrivée d'un promeneur, d'un garde. Le juge tomba à ma gauche. Elle dégrafa son corsage. Elle fut débâiller son soutien-gorge. Ses seins apparaissent, blancs, purs, arrogants. Elle les masqua un instant. Puis le petit jupon crâne elle fut plaisir la pointe culotte. Marche sur le banc de sa chair. Un instant, elle me tourna le dos. Deux merveilleux globes furent livrés à mon regard. Une croisée, coquille, charme, galbe, magnifiée par les fleurettes qui la recouvraient aux grandes amourettes. Elle sortit un instant débâiller. Je tremblais, cœur de devoir. Je vivais dans la peur de faire un geste, et dans l'envie de me priver avec elle. Lentement, elle recouvra ses affliges éphémères. Puis, se penchaient vers le banc, elle me rendit la magnificé de ses formes. L'espace dans tout, fleurissait vers la l'intérieur, là, incisant du danger et des envies fulgurantes. Sur le banc, il y avait une révolution, elle s'est assise et penchement avec cette drôle de force qui jeta ses vêtements dans un bouquet. Je me leva. Elle disparut. Un peu plus tard, elle fut au devoir de l'aller. Je courus derrière elle. L'allée était vide. Je retrouvai vers le banc. Je me planquai sous les hautes haies. Je



Un banc dans Times-Square

campagne prospère sous le bousquet. Mais, si y avait rien. Je courus de nouveau vers l'allée. Un grand silence, une grande solitude était face à moi. La nature était désert aussi loin que mon regard portait. De nouveau je retournai vers les bancs. A quatre pas, j'aperçus de nouveau. Il n'y avait rien. Il pourtant le sol était maculé devant le banc... ce « rien » n'était aussi la trace de deux petites talons que la Dame petite talons qui avaient ébouées curieusement le gantier.

— Vous avez perdu quelque chose?

Je me relâchai, pourpre de ridicule. Un garde me regardait. Il avait une grosse clé boussouflée. Je balbutiai une vague explication. Et je m'enfuis vers la sortie.



BETTY ROSE

vous répond...

ment conjugale. Je me demande quel est, à ce sujet, l'avis des gens actuellement logés des grandes capitales européennes... ?

Chère Madame, nous avons déjà évoqué ici les problèmes des chambres et des lits séparés. Ce le peut parfois cruel à certains jours couple, mais l'expérience prolongée du mariage prouve que la cohabitation permanente too souvent le désir, dans l'Amour. Il est parfois plus sage afin de redonner aux rencontres conjugales un peu de parfum de renouveau de permettre à l'époux ou à l'épouse, la surprise d'une visite nocturne et, par cela romanesque, vers le coquille du conjoint réceptaculaire. Le Grand Roi frapper lui-même à la porte de la Reine, après avoir bien souvent parcouru plusieurs centaines de mètres dans les couloirs du Louvre en chaus à porteur. Et cela évite comme disait un humoriste à l'ancien siècle : « Que le mariage soit un décharge de mauvaises humeurs pendant le jour... et de mauvaises odeurs pendant la nuit... ».

M. Xavier de la P. est un homme à principe, élevé dans les bonnes manières. Il est de ce fait un lecteur assidu de nos revues dont l'esthétique lui ait fort bien plu. Il s'insurge, par ailleurs, contre l'instabilité des mariages et contre la prolifération de l'adultére. Le système de nombre de ces contemporains la met hors de lui et il s'interroge sur la nécessité d'éviter les meilleures bâches de leur intimité.

Oui, Monsieur, nous savons bien que le mari ou la femme trompés sont les derniers à être au courant de leur ridicule situation mais à quel bon leur tour ! des provocations à ce sujet. Ainsi longtemps qu'ils l'ignorant ils peuvent être à une illusion de bêtise. De plus, on se sent jalousi quelques peuvent être les réactions des timides ou des violents devant de telles révélations. Cela peut les conduire à des actes irréfléchis. Rappelons vous l'histoire de l'heureuse fiancée qui reçoit la lettre

anonyme du Monsieur qui lui veut du bien.

Mme Blanche W. B. s'occupe de publicité dans une grande entreprise. Elle est au contact avec un public de seconde et d'espaces divers. Ce qui l'a surprise le plus, c'est de voir combien d'hommes, ayant dépassé la soixantaine, se manifestent au fil des émissions de danse. Pourquoi ne se montrent-ils pas plus séparables ?

On a, Madame, l'âge de ses étrées et, d'autre part, vous savez fort bien que le cœur ne vieillit pas. Chaleureux partis, le reste suit et l'on a vu follement des mariages où l'épouse de plus de vingt ans l'âme de se femme rendent cette dernière parfaitement heureuse. On peut également citer l'exemple frappant du plus grand cortège de notre siècle, père d'enfants en bas âge l'instant même, sur lequel beaucoup de lecteurs s'interrogent, est essentiellement un instinct protecteur, non seulement de progrès mais d'amour en l'âme garde, c'est pourquoi bien des créateurs, des inventeurs, des auteurs s'y compromettent pour le plus grand plaisir de leurs contemporains. Les femmes d'ailleurs le leur rendent bien. Bérgère à Nîmes de Lenclos et plus près de nous à l'ensemble Céline. Elles ont même aussi des limites de toute prudence la victorieuse commerce de leurs charmes.

*Votre
Betty Rose*

chaque
mois
Betty Rose
vous réponds



cancans DE PARIS

Le directeur de la publication : Jean Kervella
88, passage Jouffroy, PARIS 9^e

ABONNEMENT : 1 an, 30 F

PHOTOGRAPHIES MONTJOUY 100, tel. Richard Lenoir, Paris 1^{er}
8 M 1 G, 1 rue Notre-Dame de SAINT DENIS

J'ETAIS UNE AVENTURIERE . . !

